Document generated on 08/12/2025 5:35 p.m.

Québec français

Ces garçons qui ont réussi

Gilles Perron

Number 130, Summer 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/55704ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perron, G. (2003). Ces garçons qui ont réussi. *Québec français*, (130), 48–48.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Ces garçons qui ont réussi

PAR GILLES PERRON

Il y a trois mois, alors que le printemps se faisait attendre et que nous déprimions tous en chantant en chœur avec Charlebois : « Cartier, Cartier / si t'avais navigué / à l'envers de l'hiver », je vous proposais pour la première fois une chronique « à suivre »... J'avais annoncé – croyant naïvement qu'il était possible de savoir à l'avance ce qu'on écrira trois mois plus tard – que je parlerais de la réussite des garçons dans ce monde terrible qui ne serait plus fait pour eux. Quitte à passer pour un agace-lecteur, je ne remplirai, pour l'heure, qu'une toute petite partie du mandat que je m'étais donné, dans un élan spontané de mimétisme avec ceux qui seront les vedettes de mon humeur.

À défaut de parler de tout le groupe, rien n'empêche de s'intéresser au sort de quelques garçons qui, contre toute attente, ont réussi. Ainsi en va-t-il de George Bush Junior, ce gamin qui a voulu épater son père. Son histoire est digne d'un conte de fées. Pauvre gosse démuni, ayant grandi dans des paysages gâchés par l'odeur nauséabonde du pétrole, George Jr était un simple petit gouverneur, d'un modeste état (le Texas), dans un pays tout aussi discret (son nom m'échappe). Mais son père avait été roi : bon sang ne saurait mentir. George devait forcément être couronné, au nom d'une monarchie de droit divin. Et quand Dieu est du bon côté, la Floride peut bien voter comme elle veut : le résultat ne saurait en être changé. Une fois cette formalité réglée, Junior, surnommé affectueusement W par son bon peuple, n'a pas tarder à mettre en pratique la leçon numéro un de tous les manuels d'histoire qui se respectent : il n'y a rien comme une bonne guerre pour avoir son nom dans le grand livre. Au risque de paraître un brin cynique, on pourrait affirmer que le 11 septembre 2001 est le jour qui a permis à George W. Bush de se faire une initiale. Un premier ennemi, Oussama Ben Laden, a eu le mérite d'unir la nation. La chasse aux talibans est alors devenue le dernier forfait à la mode dans les pourvoiries d'Amérique. Puis, la saison terminée, on ne pouvait laisser s'exprimer la testostérone sans la canaliser. Un autre méchant sévissait en Irak, menaçant de détruire le monde à cause d'une erreur de jugement de Papa Bush dix ans plus tôt : il fallait s'en occuper. Le fils aura donc réussi à faire mieux que son père. N'est-ce pas là ce que tout bon papa souhaite pour ses enfants ?

Lors de l'étrange soirée des Oscars de mars dernier, Michael Moore, documentariste engagé, disait ceci : « Nous vivons dans une époque où nous avons des résultats d'élections fictifs qui permettent d'élire un président fictif. Nous vivons dans une époque où un homme nous envoie en guerre pour des raisons fictives » (traduction libre). Lui qui, du même souffle, disait apprécier la réalité plus que la fiction, ne pouvait que souhaiter que le réel finisse par l'emporter... dans une prochaine élection ? C'est justement ce qui n'est pas arrivé ici, dans notre pays qui sera le Canada pour les deux prochains mandats : Jean Charest est désormais notre premier ministre. Je suis donc rassuré pour ma santé (même si son élection me cause un certain stress, ce qui pourrait, paradoxalement, finir par coûter des sous à l'État). Qui aurait osé imaginer – à part lui-même, et ceux qui l'ont supplié à deux genoux il y a cinq ans de venir les sauver – que cet ancien conservateur à la géographie incertaine serait un jour chef d'État. L'État en question lui importait peu, d'ailleurs. Venu au Québec parce que son parti était mal en point au Canada, il n'a pas renoncé à son rêve pour autant : durant la campagne, il a eu un charmant lapsus où il se voyait élu premier ministre du Canada ! Peut-on affirmer sans rire que Jean Charest n'est pas un personnage de fiction ? Politicien de carrière, il possède le rôle à la perfection, depuis le temps qu'il le répète. Au cours du printemps électoral, il a mis en pratique avec talent les notions acquises lors de son passage à l'Actor's Studio, et il est allé chercher au fond de son âme les émotions qui lui ont permis de jouer son personnage avec toute la conviction nécessaire. Au lendemain de son élection, il ne s'est pas endormi sur ses lauriers et a décidé de continuer d'offrir une performance qui va au-delà des applaudissements nourris au soir de sa grande première. Il nous a offert une prestation digne des meilleurs comédiens-politiciens, qui pratiquent l'art de la commedia dell'arte depuis des temps immémoriaux : comme tous ceux qui l'ont précédé, Charest annonce un cabinet qui récompense et punit à la fois, dénonce un déficit caché par ses adversaires sortants, annonce qu'il fera de grands changements, et rayonne parce qu'il est convaincu qu'il a gagné ses élections. Ce qu'il ne sait pas, c'est qu'au Québec on ne gagne jamais ses élections : c'est l'adversaire qui perd les siennes. Le scénario est convenu, le texte est appris. Pourquoi en changer, puisque tout fonctionne bien ?

La fiction prend bien des visages. Aux États-Unis – qui acceptent de donner au Canada une deuxième chance de faire durer l'amitié ébranlée par la guerre – c'est l'implacable logique hollywoodienne, où il importe de donner à la réalité une apparence qui se confond avec les films d'action des grands producteurs. Au Québec, c'est la tradition orale qui impose sa loi quand les légendes deviennent réalité : on aime à penser que ce que disent les politiciens, c'est au moins aussi vrai que le naturel des vedettes de Star académie.